
3 1761 08266210 7

LE BRETTEUR,

Comédie en un acte et en vers.

PAR

LUCIEN SPRINGUEL

HUY,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE L. DEGRACE, RUE L'APPLÉE, 5.

1882.



LE BRETTEUR,

Comédie en un acte et en vers,

PAR

LUCIEN SPRINGUEL

HUY,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE L. DEGRACE, RUE L'APPDÉE, 5.

1882.

LE BRETTEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

DÉDIÉE A MON AMI

J. M. J. BODSON.



PERSONNAGES :

ALI, *bourgeois turc.*
MÉHÉMET, *ami d'Ali.*
ACHILLE, *bretteur.*
HECTOR, } *témoins d'Achille.*
LÉON, }
IBRAHIM, *autre ami d'Ali.*
ABD, *serviteur d'Ali.*

La scène se passe dans la maison d'Ali.

LE BRETTEUR,

Comédie en un acte et en vers,

PAR

LUCIEN SPRINGUEL.

Un salon à l'étage. — Une porte au fond, donnant sur un corridor — Une autre porte de sortie, à droite. — A gauche, une fenêtre.

Scène I.

ALI, MÉHÉMET.

ALI.

Ainsi vous me blâmez ?

MÉHÉMET.

Vous auriez dû vous taire.

ALI.

Pourtant....

MÉHÉMET.

Je crains pour vous quelque fâcheuse affaire :
Votre imprudent propos lui sera rapporté.

P

ALI.

Admettons qu'il le soit.

MÉHÉMET.

Cet homme est emporté :
Il vous provoquera.

ALI, montrant son poing.

Je saurai lui répondre.
S'il s'y frotte jamais, j'ai de quoi le confondre.

MÉHÉMET.

Vous vous trompez. Ce n'est jamais avec le poing,
Entre gens comme il faut, qu'on règle un pareil point.

ALI.

Avec quoi donc alors ?

MÉHÉMET.

L'épée est d'ordinaire,
Pour se battre en duel, l'arme que l'on préfère.
Cependant vous pouvez choisir le pistolet,
Ou bien le sabre encor : l'usage le permet.

ALI.

Et c'est tout ?

MÉHÉMET.

Oui, c'est tout.

ALI.

Donc, si quelqu'un m'offense,
Je ne puis, selon vous, pour en tirer vengeance,
Me servir de ces poings que le Ciel m'a donnés ?
Il ne m'est pas permis de lui casser le nez ?

MÉHÉMET.

Non.

ALI.

Non ?

MÉHÉMET.

Le pugilat, bon pour la populace,
L'usage l'interdit aux gens de votre classe.
Le pistolet, l'épée ou le sabre, voilà
Les armes du duel.

ALI.

J'entends, mais par Allah !
S'il faut que tôt ou tard j'aie affaire à cet homme,
(Montrant son poing).
D'un seul coup de ce poing sur place je l'assomme.
Cette arme me suffit pour en venir à bout :
Celles que vous prônez ne sont pas de mon goût.

Scène II.

LES MÊMES, ABD.

ABD, à Ali.

Monsieur, un étranger qui m'a remis sa carte
Demande à vous parler. (Il remet la carte à Ali).

ALI, lisant.

« Achille Tierce-et-Quarte,
Ancien sous-officier, d'escrime professeur. »
— Avec ces titres-là croit-il me faire peur ?

ABD.

Dois-je le faire entrer ?

MÉHÉMET, à Ali.

C'est lui...

ALI, à Méhémet.

Tant mieux !
(à Abd.)
Qu'il monte !
(Abd s'éloigne).
(à Méhémet)
Oh ! j'aurai bientôt fait de lui donner son compte.

MÉHÉMET.

Songez qu'il est chez vous, que l'hospitalité....

ALI.

Nous connaissons les lois de la civilité.

Scène III.

ALI, MÉHÉMET, ACHILLE.

ACHILLE, entrant.

Monsieur Ali ?

ALI.

C'est moi. Quel sujet....

ACHILLE.

Je désire
Vous parler seul à seul.

MÉHÉMET.

Ali, je me retire.

ACHILLE, à Méhémet.

Oh ! vous pouvez rester si monsieur y consent :
Je puis, devant témoins, m'expliquer franchement.

ALI.

J'y consens volontiers.

MÉHÉMET.

Faut-il rester ?

ALI, à Méhémet.

Sans doute.

(A Achille, montrant Méhémet)

C'est mon meilleur ami. — Parlez, je vous écoute.

ACHILLE.

Monsieur, je suis pour vous peut-être un inconnu ?

ALI.

Mais oui, monsieur.

ACHILLE.

Pourtant vous avez entendu
Parler de mes exploits ? On en fait bruit en ville.
Tierce-et-Quarte est mon nom, mon prénom est Achille.
Je me suis en duel battu plus de cent fois,
Et suis encor vivant, vous voyez !

ALI.

Je le vois.
Mais vous ne venez point, du moins je le suppose,
Me vanter vos duels ?

ACHILLE.

Non, ce n'est point la cause
De ma visite.

ALI.

Alors, quel est donc....

ACHILLE.

M'y voici.
Vous saurez à l'instant pourquoi je suis ici.
Si je dois me fier à ce que l'on raconte,
Hier, en plein café, vous avez sur mon compte
Tenu certain propos dont un homme d'honneur
Doit demander raison, pour peu qu'il ait de cœur.

ALI.

Quel propos....

ACHILLE.

Vous m'avez, moi, devant tout le monde
Traité de fou. — J'attends que monsieur me réponde.

ALI.

Ceci n'est pas exact, du moins pas tout à fait.

ACHILLE.

(A part) (Haut)
Il s'excuse, il a peur. — Donc, vous niez le fait ?

ALI.

Sans citer votre nom, comme elle le mérite,
De tous les ferrailleurs j'ai flétri la conduite.
J'ai dit que provoquer un homme pour un rien,
Afin de le tuer en duel bel et bien,
Est l'œuvre d'un vrai fou. — Vous l'avez fait, je pense ;
Tant pis ! car j'ai parlé selon ma conscience.

ACHILLE.

Vous avez dit cela ?

ALI.

Ce n'était pas à vous
Que ces mots s'adressaient, c'était à tous les fous.

ACHILLE.

Vous vous rétracterez !

ALI.

Moi ? Jamais !

ACHILLE.

Je l'exige !

ALI.

Point ! car mon sentiment n'a pas changé, vous dis-je.

ACHILLE.

Vous m'en rendrez raison.

ALI.

Bien volontiers.

ACHILLE.

Demain,
Nous nous rencontrerons, monsieur, sur le terrain.

ALI, montrant son poing.

Soit ! Voilà....

MÉHÉMET, s'avançant vers Ali pour le calmer.

Calmez-vous.

ALI, à Achille qui recule.

Un mot, un mot encore !
Je vous dois un avis, monsieur le matamore :
Tantôt, à peine entré, pour me faire sentir
Que, provoqué par vous, je suis sûr de mourir,
Vous m'avez dit, exempt de fausse modestie :
« J'eus plus de cent duels et suis encore en vie. »
Je prends, comme il le faut, note de votre avis,
Et, pour vous le payer, à mon tour je vous dis :
Ce poing que vous voyez, — oui, vous pouvez m'en croire, —
Peut assommer un bœuf. Gare à votre mâchoire !
Mes armes de combat, à moi, ce sont mes poings.

ACHILLE, bégayant et gagnant la porte.

Vos armes.... vos.... Je vais envoyer mes témoins.

Scène IV.

ALI, MÉHÉMET.

ALI.

Comme j'ai fait d'un mot tomber son insolence !

MÉHÉMET.

J'ai craint pour lui l'effet de votre violence.

ALI.

Vous avez tort : toujours je suis maître de moi ;
Mais j'ai voulu jouir un brin de son effroi.
Pour faire peur aux gens il se dit invincible ;
Or, au fond, croyez-moi, cet homme est peu terrible.
Je sais qu'en fait d'escrime il passe pour très-fort ;
Que, se croyant certain de leur donner la mort,
Il court sus volontiers à tous ses adversaires ;
Que, pour se faire un nom il cherche des affaires.
Et néanmoins, tenez, je le crois fanfaron
Et je le garantis moins brave que poltron.
— L'avez-vous vu changer tout à coup de visage,
Lorsque, montrant mes poings....

MÉHÉMET.

Qu'il manque de courage,
Je l'accorde ; et pourtant, à ne vous rien cacher,
De trembler pour vos jours je ne puis m'empêcher.
Vous avez, en parlant, commis une imprudence;
Il n'est pas toujours bon de dire ce qu'on pense.

ALI.

Eh quoi ! J'entends vanter à l'égal des héros
Qui se sont illustrés par d'utiles travaux
Un bretteur insolent ! un bandit dont l'épée
Chaque jour dans le sang d'un homme s'est trempée !
Tout le monde, au Croissant, exalte ses exploits,
Et nul, pour le blâmer, n'ose élever la voix !...
Las de tout ce vain bruit, j'allais quitter la salle,
Quand certain freluquet à mes côtés s'installe

Et m'apprend qu'un duel produit tout ce fracas.
Remarquant à mon air que je ne connais pas
Achille Tierce-et-Quarte, il veut de ce grand homme
Me raconter la vie. Et tour à tour il nomme
Chacun des champions que son fer a percés ;
Puis, quand de ces duels absurdes, insensés,
Je demande la cause, il me dit que, la veille,
L'homme qui maintenant dans la tombe sommeille,
Par ce brave frappé d'un coup d'épée au cœur,
Au sortir du théâtre, avait eu le malheur
De critiquer le jeu d'une certaine actrice
Qui mène Tierce-et-Quarte au gré de son caprice.
De là menace, injure et provocation ;
Achille étant vainqueur, on lui donne raison.
Je trouve du duel le motif bien futile,
Et je blâme tout haut la conduite d'Achille.
Aussitôt contre moi se lèvent ses amis.
Interpellé par eux, je maintiens mon avis
Et, malgré leurs clameurs, soutiens que c'est folie
Pour un motif pareil de hasarder sa vie.
« Rétractez-vous, monsieur ! monsieur, rétractez-vous ! »
S'écrie à l'instant même un de ces jeunes fous.
— Vous savez ma réponse. — Enfin, quoi qu'il advienne,
L'opinion que j'ai défendue est la mienne.
Tierce-et-Quarte peut être un adroit spadassin :
Ce n'est pas un héros, ce n'est qu'un assassin.
Sans chercher des détours, je dis ce que je pense.

MÉHÉMET.

Vous feriez mieux parfois de garder le silence.
Nous devons, il est vrai, dire la vérité,
Mais non hors de propos et sans nécessité.
Un brave général qui craint une défaite
Peut, devant l'ennemi, commander la retraite....

ALI.

Mais s'il est sûr de vaincre ?

MÉHÉMET.

En êtes-vous certain ?
Avez-vous quelquefois exercé votre main
Au manîment du fer, du sabre ou de l'épée ?
La force au jeu d'escrime est bien souvent trompée :
On y compte pour rien d'un homme la valeur,
S'il n'y peut déployer l'adresse du bretteur.
— Mais vous n'avez jamais pris une leçon d'armes !
Voilà pourquoi je crains....

ALI.

Dissipez vos alarmes !
Pour me venger de lui j'ai mieux que tout cela :
Je vous l'ai déjà dit, (Montrant son poing).
mon arme, la voilà.
Malheur à lui ! malheur ! si jamais il m'outrage !

MÉHÉMET.

Mais vous comptez pour rien la force de l'usage,
Qui, je vous le répète une seconde fois,
Des armes de duel détermine le choix.

ALI.

Quoi !...

MÉHÉMET.

Vous avez raison, l'usage est ridicule :
Mais on dira de vous : il a peur ! il recule !

ALI.

Je voudrais bien le voir cet homme assez hardi
Pour oser se risquer à me parler ainsi !
Je lui ferais rentrer dans le corps son injure :
Oui, je l'assommerais, par Allah ! je le jure.

MÉHÉMET.

Sans doute, je l'accorde, on ne l'osera pas,
De crainte d'éprouver la vigueur de vos bras.
Mais ceux qui devant vous se tairont par prudence
Sauront bien vous dauber, hors de votre présence.
Et moi qui vous connais, qui sais votre valeur,

Et m'apprend qu'un duel produit tout ce fracas.
Remarquant à mon air que je ne connais pas
Achille Tierce-et-Quarte, il veut de ce grand homme
Me raconter la vie. Et tour à tour il nomme
Chacun des champions que son fer a percés ;
Puis, quand de ces duels absurdes, insensés,
Je demande la cause, il me dit que, la veille,
L'homme qui maintenant dans la tombe sommeille,
Par ce brave frappé d'un coup d'épée au cœur,
Au sortir du théâtre, avait eu le malheur
De critiquer le jeu d'une certaine actrice
Qui mène Tierce-et-Quarte au gré de son caprice.
De là menace, injure et provocation ;
Achille étant vainqueur, on lui donne raison.
Je trouve du duel le motif bien futile,
Et je blâme tout haut la conduite d'Achille.
Aussitôt contre moi se lèvent ses amis.
Interpellé par eux, je maintiens mon avis
Et, malgré leurs clameurs, soutiens que c'est folie
Pour un motif pareil de hasarder sa vie.
« Rétractez-vous, monsieur ! monsieur, rétractez-vous ! »
S'écrie à l'instant même un de ces jeunes fous.
— Vous savez ma réponse. — Enfin, quoi qu'il advienne,
L'opinion que j'ai défendue est la mienne.
Tierce-et-Quarte peut être un adroit spadassin :
Ce n'est pas un héros, ce n'est qu'un assassin.
Sans chercher des détours, je dis ce que je pense.

MÉHÉMET.

Vous feriez mieux parfois de garder le silence.
Nous devons, il est vrai, dire la vérité,
Mais non hors de propos et sans nécessité.
Un brave général qui craint une défaite
Peut, devant l'ennemi, commander la retraite....

ALI.

Mais s'il est sûr de vaincre ?

MÉHÉMET.

En êtes-vous certain ?
Avez-vous quelquefois exercé votre main
Au maniment du fer, du sabre ou de l'épée ?
La force au jeu d'escrime est bien souvent trompée :
On y compte pour rien d'un homme la valeur,
S'il n'y peut déployer l'adresse du bretteur.
— Mais vous n'avez jamais pris une leçon d'armes !
Voilà pourquoi je crains....

ALI.

Dissipez vos alarmes!
Pour me venger de lui j'ai mieux que tout cela :
Je vous l'ai déjà dit, (Montrant son poing).
mon arme, la voilà.
Malheur à lui ! malheur ! si jamais il m'outrage !

MÉHÉMET.

Mais vous comptez pour rien la force de l'usage,
Qui, je vous le répète une seconde fois,
Des armes de duel détermine le choix.

ALI.

Quoi !...

MÉHÉMET.

Vous avez raison, l'usage est ridicule :
Mais on dira de vous : il a peur ! il recule !

ALI.

Je voudrais bien le voir cet homme assez hardi
Pour oser se risquer à me parler ainsi !
Je lui ferais rentrer dans le corps son injure :
Oui, je l'assommerais, par Allah ! je le jure.

MÉHÉMET.

Sans doute, je l'accorde, on ne l'osera pas,
De crainte d'éprouver la vigueur de vos bras.
Mais ceux qui devant vous se tairont par prudence
Sauront bien vous dauber, hors de votre présence.
Et moi qui vous connais, qui sais votre valeur,

LÉON.

C'est textuel.

HECTOR.

Nous avons tous compris qu'en parlant de la sorte,
— Avons-nous bien compris? C'est ce qu'il nous importe
De savoir — vous faisiez sans doute allusion
Au duel du matin dont il fut question.

ALI.

C'est encor vrai. J'ai dit : la cause est bien futile ;
Et j'ai blâmé tout haut la conduite d'Achille,
Sans le connaître.

HECTOR.

Ainsi nous sommes bien d'accord ?

ALI.

Oui.

HECTOR.

Venez sur le champ confesser votre tort
Au café du Croissant, comme Achille l'exige.

ALI.

Vous dites ?....

HECTOR.

Mon devoir, comme témoin, m'oblige
A vous faire connaître ici sa volonté.

ALI.

Fort bien.

HECTOR.

De ce devoir je me suis acquitté.

ALI.

Vous m'avez mal compris, et tout net je refuse.

HECTOR, surpris.

Vous refusez ?

ALI.

Oui, certe, il veut que je m'excuse !
Mais au lieu d'avoir tort, j'ai mille fois raison :
Je n'ai rien exprimé que mon opinion ;

Et je répète encor que c'est pure folie
De se battre en duel et de risquer sa vie
Pour semblable motif.

HECTOR.

Alors, monsieur, alors,
Puisque vous refusez de confesser vos torts,
Convenons à l'instant du lieu de la rencontre,
Et de l'heure et de l'arme.

(Regardant à sa montre).

Il est juste, à ma montre,
Trois heures et demie.

ALI.

Ah ! ah ! je vous comprends.
Pour moi, l'heure et le lieu me sont indifférents :
Ici, dès l'instant même ; ailleurs, s'il le préfère ;
Seul, ou devant témoins, je n'y regarde guère ;
Mon arme il la connaît,

(Montrant son poing).

C'est le poing que voilà.

HECTOR.

Vous plaisantez, monsieur ?

ALI.

Non, c'est comme cela.

HECTOR.

Mais les lois....

ALI.

Oh ! je sais ce que vous allez dire !

(Montrant Méhémet).

Mon ami de vos lois a bien voulu m'instruire.
Entre gens comme il faut, la règle ne permet
Que l'épée ou le sabre, ou bien le pistolet ;
Le pugilat n'est bon que pour la populace,
N'est-ce pas ?

HECTOR.

C'est ainsi.

ALI.

Mais voyons, à ma place,
Dites, que feriez-vous, vous, en un cas pareil ?

HECTOR.

Je n'ai pas, ce me semble, à donner de conseil.

LÉON.

Nous sommes envoyés pour régler cette affaire,
Et c'est à vous de voir ce qu'il convient de faire.

ALI.

Fort bien, mais écoutez ! Je n'ai jamais tenu
Glaive ni sabre en main. Or, le fait est connu,
A ces armes, Achille est de première force.

HECTOR.

C'est vrai.

ALI.

Vous l'avouez. — De brûler une amorce,
Jamais, depuis vingt ans, je n'eus l'occasion,
Sauf à Plevna.

HECTOR.

Tant pis !

ALI.

Dans votre opinion,
Soit que je fasse choix du sabre ou de l'épée,
De moi qu'adviendra-t-il ?

HECTOR.

Ou la tête coupée,
Ou le cœur transpercé.

ALI.

Soit ! — Et si je me bats
Au pistolet ?

HECTOR.

Alors, soyez sûr qu'à vingt pas,
A la place marquée il saura vous atteindre.

ALI.

Concluez maintenant.

HECTOR.

Vous êtes bien à plaindre !

LÉON.

Et vous êtes pour moi, monsieur, un homme mort,
A moins....

ALI.

De reconnaître à l'instant que j'ai tort.
Avouez, cher monsieur, en bonne conscience,
Que ce serait poser un acte de démence
D'accepter le duel dans ces conditions.
J'ai, pour le décliner, les meilleures raisons.
Or, je suis conséquent, et partant je refuse
Vos armes de combat, et ne fais point d'excuse.

HECTOR.

Mais nos armes, ce sont celles de tout duel !
Nous suivons en cela l'usage universel.
(Montrant Méhémet).
Demandez à monsieur.

ALI.

Que m'importe l'usage ?
Je le suis, s'il est bon, rationnel et sage ;
Autrement, je m'en moque. A l'avis général
Je ne demande pas : est-ce bien ? est-ce mal ?
C'est la seule raison qui guide ma pensée.
Et quand ma raison dit : la règle est insensée ;
Mon devoir me prescrit d'oser lui résister.
Voilà pourquoi, messieurs, je ne puis accepter.

HECTOR.

Mais on dira de vous..... (Il hésite)

ALI.

N'ayez aucune crainte !
— De moi que dira-t-on ?

HECTOR.

A vous parler sans feinte,
Encor que vous portiez le signe de l'honneur,
Tout le monde dira que vous avez eu peur.

LÉON.

Et vous serez traité de poltron et de lâche.

ALI.

Je ne refuse pas le combat, qu'on le sache !
Mais j'entends me servir de l'arme que voilà. (Il montre son poing)

LÉON.

Nous ne gagnerons rien avec cet homme-là.

HECTOR.

Pour réfléchir, monsieur, nous vous donnons une heure.
Au café du Croissant, près de votre demeure,
Avec impatience Achille nous attend ;
Nous allons de ce pas le rejoindre à l'instant.
Si vous changez d'avis, vous nous le ferez dire.
Adieu, monsieur !

LÉON.

Adieu ! (Les témoins se retirent).

Scène VII.

ALI, MÉHÉMET.

ALI.

Vraiment, je les admire,
Avec leur sot usage et leurs sottes raisons,
Dignes des échappés des petites maisons !
(Montrant son poing)
Heureusement sur moi j'ai de quoi les confondre.
N'ai-je pas répondu comme il fallait répondre ?

MÉHÉMET.

Sans doute, et cependant je crains que ce cartel
Ne vous soit....

ALI.

Mais devais-je accepter le duel ?

MÉHÉMET.

Dans ces conditions, malgré votre courage,
Tierce-et-Quarte sur vous aurait eu l'avantage.

ALI.

Dans ces conditions ?... Mais il ne l'aura point
Si, comme je l'entends, nous nous servons du poing.

MÉHÉMET.

Il ne le voudra pas ! puis, comme tout l'indique,
Il aura contre vous l'opinion publique.

ALI.

Comment....

MÉHÉMET.

Ah ! mon ami, vous avez peu songé
Au joug où nous attache un ancien préjugé !
Quelque absurde qu'il soit — c'est triste, oh ! c'est bien triste ! —
Pour gouverner le monde il suffit qu'il existe.
La raison lutte en vain pour briser son pouvoir,
L'ignorance l'appuie en dépit du savoir.
Il sait en imposer à la foule grossière
Qui toujours, en tout lieu, lui sert d'auxiliaire.
Son ascendant est tel que le sage parfois,
Pour ne point le heurter, se courbe sous ses lois.
Assurément ici la raison vous approuve,
Mais en votre chemin un obstacle se trouve :
Le préjugé, fatal à tant de gens d'honneur !
Voilà, voilà le mal dont s'afflige mon cœur.

ALI.

Oh ! que vous vous trompez ! non, je ne saurais croire
Qu'un préjugé stupide, absurde, vexatoire,
Avec notre raison puisse longtemps lutter.
La vérité toujours finit par l'emporter
Sur le mensonge.

MÉHÉMET.

Hélas ! c'est une erreur profonde.
Croyez-m'en, cher ami, je connais bien le monde ;
La raison à ses yeux est un fragile appui.
Achille invoquera l'usage : il est pour lui.

ALI.

Eh quoi ! nous ne pourrions, pour vider nos querelles,
Nous servir de nos poings, ces armes naturelles
Le tigre et le lion, traqués et poursuivis,

Se servent de leurs dents contre leurs ennemis ;
Le fier taureau, lancé dans l'arène sanglante,
Oppose au matador sa corne menaçante ;
L'abeille, à qui l'on veut dérober son rayon,
Contre le ravisseur darde son aiguillon :
Reptile, insecte, oiseau, chaque être fait usage
Des armes qu'à chacun Allah donne en partage ;
Et nous ne pourrions pas nous en servir aussi
Parce qu'un préjugé, fort sot, le veut ainsi ?
Non, non, cela n'est point, cela ne saurait être !
Le monde est plein de fous, je dois le reconnaître;
Mais il ne manque pas de vrais sages, non plus;
Et ceux-là par ceux-ci sont toujours confondus.
Aux armes qu'il connaît Achille me défie ;
Et moi, qui n'ai touché de fleuret de ma vie,
Au poing je le provoque. Il recule, et c'est moi
Qu'on traiterait de lâche ! Et pourquoi donc, pourquoi,
En fait d'armes, faut-il qu'il m'impose les siennes ?
Pourquoi, lui, l'agresseur, refuse-t-il les miennes ?
— Quel que soit le bandeau qui lui couvre les yeux,
Le monde verra clair et me jugera mieux.

MÉHÉMET.

Eh bien non ! Voulez-vous la preuve du contraire ?
Rendez-vous au café du Croissant.

ALI.

Pourquoi faire ?

MÉHÉMET.

Les témoins ont sans doute achevé leur rapport ;
Gageons qu'en ce moment chacun vous donne tort.

ALI.

Je voudrais bien le voir ! Si votre conjecture
Se vérifie.... Allons ! il faut que je m'assure.... (Il se dispose à sortir).

MÉHÉMET.

Un instant ! Je vous suis... (Il regarde à sa montre).
Quoi ! quatre heures déjà !
Sauvé !

ALI.

Que dites-vous ?

MÉHÉMET.

Ibrahim était là !

ALI.

Ibrahim était là ! Quoi ? que voulez-vous dire ?
Votre exaltation tient presque du délire.

MÉHÉMET.

Oui, oui, vous me voyez dans le ravissement.
Ibrahim au café m'attend en ce moment ;
Et, comme au plus haut point je sais qu'il vous estime,
Qu'il est franc, qu'il est brave, et qu'il connaît l'escrime,
Si quelque voix là-bas s'élève contre vous,
Il ne souffrira point, fût-il seul contre tous,
Qu'on touche à votre honneur. Ce n'est pas lui qu'Achille
Oserait provoquer pour un motif futile !
Et puis, de son esprit on fait le plus grand cas ;
Et je compte sur lui, dans ce triste embarras,
Pour vous tirer d'affaire avec honneur et gloire.

ALI.

Quoi qu'il en soit, marchons ! car je ne saurais croire....

Scène VIII.

LES MÊMES, IBRAHIM.

ALI, voyant entrer Ibrahim.

Ibrahim !

IBRAHIM.

Oui, je viens du café du Croissant,
Et j'accours vous trouver pour un sujet pressant.

ALI.

Pressant ?

IBRAHIM.

Oui, très-pressant. — J'étais là, bien tranquille,
Attendant Méhémet, quand les témoins d'Achille
Lui firent leur rapport en élevant la voix.
Le rapport terminé, tout le monde à la fois

S'écrie : « Ali refuse ! Ali n'est donc qu'un lâche ! »
Je proteste aussitôt. On sourit. Je me fâche,
Je me lève et m'écrie : « Eh bien, ils ont menti,
Tous ceux qui de ce brave osent parler ainsi ! »
Un des témoins reprend : « Vous voyez qu'il recule ! »
L'autre : « On dit cependant qu'il est fort comme Hercule. »
Je riposte à mon tour : « Je connais sa valeur
Et puis vous affirmer que cet homme a du cœur. »
Ce disant, d'un œil clair je fixais Tierce-et-Quarte,
Tout prêt, au premier mot, à lui jeter ma carte.
— Mais lui de répliquer s'abstient fort prudemment. —
Je dis alors : « D'Ali je me porte garant ! »
On m'assaille de cris. Au milieu du vacarme
Je continue : « Ali choisit le poing pour arme. »
— C'est une absurdité ! fait-on de toutes parts.
— Je poursuis, sur Achille, attachant mes regards :
« Il faut qu'en un duel le risque soit le même
Pour les deux champions ! » — Achille devient blême. —
« Et, puisque pour Ali je me suis porté fort,
J'entends vous faire voir qu'il ne craint pas la mort.
Qu'on propose, pour rendre égale la partie,
Un duel où chacun exposera sa vie !
Ali s'empressera d'accepter. — Cependant,
Pour ce duel, d'Achille il faut l'assentiment. »
— Tout le monde aussitôt d'approuver mon langage;
Achille seul se trouble et change de visage.
Je l'interpelle encore. A la fin, malgré lui,
Se sentant observé, tout bas il répond : « Oui. »
Alors, quittant la salle : « Attendez un quart d'heure,
Messieurs, je vais trouver Ali dans sa demeure.
Dans un quart d'heure au plus, vous verrez s'il a peur
De braver le trépas pour laver son honneur. »
— Sur ce, je suis venu.

Ali.

Que je vous remercie
De n'avoir point douté de moi ! Mon sang, ma vie,
Ami, tout est à vous.

IBRAHIM.

Ainsi, vous approuvez....

ALI.

Parbleu, j'approuve tout ! Poursuivez, poursuivez !

IBRAHIM.

Voyons donc !... cherchons bien.... ah ! voilà : je propose....
Mon Dieu ! l'excellent tour !... Mais, avant toute chose,
Envoyons la réponse au café du Croissant.
(Il va tirer le cordon de la sonnette)
Le spectacle sera drôle et divertissant,
Et je crois que l'idée est tout à fait nouvelle.

MÉHÉMET.

Vraiment ? Hâtez-vous donc, mon cher....

Scène IX.

LES MÊMES, ABD.

ABD, à Ali.

Monsieur m'appelle ?

IBRAHIM.

Non, c'est moi. — De la part de votre maître Ali,
Au café du Croissant (allant à la fenêtre et montrant le Café)
— que vous voyez d'ici —
Vous allez à l'instant courir....

MÉHÉMET, à part.

Que veut-il faire ?

IBRAHIM, à Abd.

En entrant, vous direz, d'une voix haute et claire :
— Vous crîrez, s'il le faut, pour qu'on entende bien —
« J'arrive de la part de mon maître. Je vien
Annoncer qu'il accepte. Il m'a chargé de dire
Que ses témoins chez lui sont venus. Il désire
D'Achille, sur l'instant, revoir les deux témoins,
Pour régler du duel tous les différents points. »
Est-ce compris ?

ABD, interrogeant son maître du regard.

Oui, mais....

ALI, à Abd.

Faites ce qu'il demande.

IBRAHIM, à Abd qui se dirige vers la porte.

Surtout, criez bien fort pour que l'on vous entende.

(Abd sort.)

Scène X.

LES MÊMES, MOINS ABD.

IBRAHIM, se frottant les mains.

Hi, hi, hi ! Hi, hi, hi !

MÉHÉMET.

Sans doute, on peut savoir
Quel est votre dessein ? Avez-vous quelque espoir
D'arranger, sans combat, cette fâcheuse affaire ?

IBRAHIM.

Oui, je l'arrangerai fort bien; laissez-moi faire.
On n'a pas lieu de craindre avec cet homme-là
Qu'il aille jusqu'au bout. Le tour réussira.
Du reste, vous allez en juger par vous-même....

MÉHÉMET.

Je grille de savoir....

IBRAHIM à Ali.

Voici le stratagème
Dont je veux me servir pour venger votre honneur
Et confondre à jamais cet insolent bretteur.
— Ah ! que de vivre encor il quitte l'espérance !
Qu'il tremble que la mort de sa triste existence
Ne tranche enfin le fil d'un coup prompt et cruel ! —
Je vais lui proposer un étrange duel,
Où tous deux de périr aurez la certitude.

MÉHÉMET.

Mais....

IBRAHIM.

Ne pensez-vous pas que le coup sera rude,
Quand ce brave saura qu'il va bientôt mourir
Et qu'il est, maintenant, trop tard pour réfléchir ?

MÉHÉMET.

Mais vous n'y songez pas ! Ali perdra la vie
Dans ce combat fatal ?

ALI.

Moi, je me sacrifie
Et j'accepte.

IBRAHIM.

Soyez sans crainte à ce sujet.
Achille, au premier mot de notre beau projet,
Jettera les hauts cris, protestant qu'il refuse,
Tandis que nous rirons de sa mine confuse.

MÉHÉMET.

S'il acceptait pourtant ?

IBRAHIM.

Lui ! cet homme peureux !

MÉHÉMET.

C'est égal. Croyez-moi, c'est un coup dangereux
Que vous allez tenter. En désespoir de cause,
Il pourrait forcément se prêter à la chose :
Tout aussi bien qu'Achille, Ali serait perdu.
Quels seraient vos regrets de n'avoir pas prévu
D'un conseil hasardeux la triste conséquence !
Je sais que d'Ibrahim on vante la prudence....
Qu'il réfléchisse donc et renonce à ce jeu !

IBRAHIM.

Ah ! pour parler ainsi, qu'il faut connaître peu
Achille Tierce-et-Quarte !

MÉHÉMET.

Un poltron, qu'on outrage,
Se révolte parfois et montre du courage.
Achille défié, sous l'œil de ses amis,
Voudra justifier le nom qu'il s'est acquis
De brave et de vaillant.

IBRAHIM.

Lui ! ce n'est qu'un bravache !
Et je ne connais point d'homme qui soit plus lâche !

On prétend qu'en duel il s'est battu cent fois;
Mais avec qui ? Voyons, rappelons ses exploits.
Quels sont les gens de cœur que ce brave défie ?
Ce sont ceux qui jamais n'ont tenu, de leur vie,
Une arme dans la main. Faut-il, citant leurs noms,
Arracher à l'oubli les fameux champions
Qui mirent en danger les jours de ce grand homme ?
De ce vaillant héros que partout on renomme ?
Il passe pour adroit. Parbleu ! c'est son métier.
Qui s'escrime sans cesse apprend à manier
L'arme dont il se sert. Mais, lorsque je me moque
De sa forfanterie, et que je le provoque,
Ose-t-il me répondre, ou relever le front ?
Non ; il baisse les yeux et digère l'affront.
C'est qu'il sait qu'Ibrahim est un autre adversaire
Que ceux à qui son bras fit mordre la poussière ;
C'est qu'à l'épée il sait que je suis le plus fort
Et que, quoi qu'il en dise, il a peur de la mort.
Ah ! lorsqu'il la verra cette mort redoutable
S'avancer pas à pas, certaine, inévitable;
Lorsqu'il saura qu'Ali se résigne à périr
L'entraînant au tombeau, vous le verrez pâlir.
Le bretteur fanfaron perdra son assurance.
Il n'acceptera point, j'en suis certain d'avance :
Plutôt que d'accepter, le lâche, à deux genoux,
Pour mieux s'humilier, tombera devant nous.....
— Quant au genre de mort, dont sur lui la menace
L'épouvantera plus.... c'est.... le choix m'embarrasse....
Le poison.... l'eau.... le feu.... J'ai trouvé ! c'est cela !
Comme Archimède aussi, je puis dire « Euréka ! »
Sublime invention ! Jugez-en...

MÉHÉMET.

Quel peut être
Ce bizarre projet ?

IBRAHIM.

Vous allez le connaître.
C'est.... mais j'entends monter. (A Ali.)
Vite ! retirez-vous !
Ce sont les deux témoins d'Achille. Entre eux et nous,
Suivant de nos duels la coutume ordinaire,
Discutant point par point, nous réglerons l'affaire.
Mais les voici déjà ! Hâtez-vous de sortir...
(Il lui montre la porte de droite)
Par cette porte !

Scène XI.

MÉHÉMET, IBRAHIM, HECTOR LÉON.

Ces deux derniers entrent par la porte du fond.

HECTOR.

Ali nous a fait revenir....
C'est qu'il accepte donc ? Quelle est l'arme choisie ?

IBRAHIM.

Ali s'est déclaré prêt à quitter la vie,
Pourvu qu'Achille aussi consente à partager
Le sort qu'on doit attendre en semblable danger.

HECTOR.

Cette condition est juste et naturelle.

LÉON.

Evidemment.

IBRAHIM

Telle est sa volonté formelle.
C'est bien ce que tantôt, en son nom, j'ai promis,
N'est-ce pas ?

HECTOR.

C'est ainsi que nous l'avons compris.

IBRAHIM.

Il faut que pour tous deux le péril soit le même.

HECTOR.

Sans doute.

IBRAHIM.

Pour tous deux le péril est extrême.

HECTOR.

Qu'importe ?

IBRAHIM.

A votre tour, répondez-vous aussi
Qu'Achille acceptera, comme le fait Ali ?

HECTOR.

En douter seulement serait lui faire injure.

IBRAHIM.

Nous verrons bien tantôt si la chose est si sûre.

HECTOR.

Mais quel est ce danger qui menace ses jours ?

IBRAHIM.

Un instant ! Permettez !

(Il va tirer le cordon de la sonnette).

HECTOR.

Encor, faut-il toujours....

Scène XII.

LES MÊMES, ABD.

IBRAHIM, à Abd.

Au café du Croissant courez à l'instant même.
Vous direz qu'on attend Achille. A ceux qu'il aime
Qu'il fasse ses adieux à la hâte ! Partez. (Abd sort).

HECTOR.

Enfin, nous direz-vous ce que vous projetez ?
Jamais dans un duel on n'agit de la sorte.
Quel est donc ce danger si terrible....

IBRAHIM.

N'importe
Que ce soit l'eau, le feu, le poison...

LÉON, à Hector.

Que dit-il ?

IBRAHIM.

Pourvu que pour tous deux égal soit le péril.

HECTOR.

Mais, monsieur....

IBRAHIM.

Il s'agit uniquement, je pense,
De voir lequel des deux, en cette circonstance,
Montrera plus de calme en face de la mort.
Ali, dont je réponds, se soumet à son sort.
Il ne faillira pas. Vous répondez d'Achille.
Contester là-dessus me paraît inutile;
Mais vous ne serez pas longtemps dans cette erreur :
Vous changerez d'avis en voyant sa terreur.

HECTOR.

Monsieur, vous attaquez Achille ; prenez garde !

LÉON.

A parler d'un absent quiconque se hasarde
Doit, s'il est brave, oser répéter devant lui
Ce qu'il en dit derrière. Auriez-vous ce front ?

IBRAHIM.

Oui.

HECTOR.

Il vous provoquera.

IBRAHIM.

Cela, je le conteste :
Il est bien trop prudent ! Il va mourir, du reste.

LÉON.

C'est donc pour ce motif....

IBRAHIM.

Assez ! je vous entends,
Et je sais me venger des propos insultants !
Lui, de me provoquer pourrait avoir l'audace !
Mais quand il me rencontre, il détourne la face,
Ne pouvant supporter le regard de ces yeux
Qui marque mon mépris pour cet être odieux.
N'avez-vous pas tantôt observé son visage,
Lorsque de mon ami j'affirmai le courage ?
Vous avez protesté ; mais lui-même s'est tu.
Vous l'avez vu sur place, immobile, abattu !
Son œil fuyait le mien. Je le répète encore
Tierce et-Quarte, pour moi, n'est qu'un vil matamore ;

Arrogant à l'excès, s'il vous voit reculer ;
Lâche et même rampant, s'il trouve à qui parler.
Voilà votre héros ! Sa gloire est usurpée ;
Ce n'est pas avec moi qu'il croiserait l'épée....
Mais, le voici qui vient ; vous allez le juger.

Scène XIII.

LES MÊMES, ACHILLE.

IBRAHIM, à Achille qui, le voyant, hésite à entrer.

Entrez, monsieur.

ACHILLE, à ses témoins, sans regarder Ibrahim.

Eh bien, a-t-on pu s'arranger
Sur les conditions ? Quelle est l'arme choisie ?
Est-ce l'épée ?

IBRAHIM.

Oh ! non !

ACHILLE, à ses témoins, toujours sans regarder Ibrahim.

Le sabre ?

IBRAHIM.

La partie
Ne serait pas égale.

ACHILLE, toujours sans regarder Ibrahim.

Est-ce le pistolet ?

IBRAHIM.

Pas davantage.

ACHILLE, à Hector.

Alors...

HECTOR.

C'est encore un secret.

ACHILLE.

Un secret !... cependant.... on a dû.... ce me semble
Convenir de....

IBRAHIM.

Je sais que vous mourrez ensemble.

ACHILLE, bégayant.

Mourir ensemble ?....... moi, je ne veux pas mourir !

IBRAHIM.

Il le faut !

ACHILLE, regardant ses témoins.

Il le faut ?... pouvez-vous consentir....
Vous, mes témoins... que je....

IBRAHIM, aux témoins d'Achille.

Vous voyez ! il recule.

HECTOR.

J'en suis honteux !

ACHILLE, bégayant

Mais non.... ce serait... ridicule....
Je ne puis accepter.

IBRAHIM, avec force.

Monsieur, avez-vous peur ?

ACHILLE, bégayant.

Moi ! peur ?... oh non !... jamais... on connaît ma valeur....
Demandez à Léon.

IBRAHIM.

Cependant votre alarme
Ne le fait que trop voir.

ACHILLE, bégayant toujours.

Non... non... mais de quelle arme...
(A ses témoins qui détournent la face de lui.)
Vous autres, parlez donc ! Quelle décision....

HECTOR, à Achille, montrant Ibrahim.

Tout à l'heure, monsieur a parlé de poison....

ACHILLE, vivement.

Non, je n'en prendrai pas ! jamais ! c'est inutile !

IBRAHIM.

Vous préférez le feu ?

ACHILLE, cherchant à comprendre.

Le feu ?

IBRAHIM.

Soyez tranquille !
Nous choisirons le feu pour vous rendre content.

ACHILLE.

Le feu !... Comment le feu...

(Interrogeant ses témoins.)

Peut-être à bout portant

Veut-on que nous tirions?

IBRAHIM.

Non; dans votre épouvante,
Je crains que votre doigt ne lâche la détente
Bien avant le signal. Cela s'est déjà vu.

HECTOR, avec force, à l'oreille d'Achille.

On vous insulte !

ACHILLE.

Moi ?... je n'ai rien entendu.

HECTOR, à Léon.

Nous nous sommes chargés d'une bien triste tâche.

IBRAHIM, aux témoins d'Achile.

Est-ce un homme de cœur, celui-là ?

HECTOR.

C'est un lâche !

IBRAHIM, avec force, à l'oreille d'Achille.

Monsieur, êtes-vous prêt à mourir ?

ACHILLE.

Il faut voir...

Quel genre de duel....

IBRAHIM.

Vous allez le savoir.
Je cours tout préparer et je reviens sur l'heure.
(Avec ironie)
Sans adieu.

(Il sort par la porte de droite.)

Scène XIV.

LES MÊMES, MOINS IBRAHIM.

ACHILLE.

Qu'est-ce donc ? Où va-t-il ?... je demeure
Tout stupéfait de voir qu'on ne me répond pas.
Hector !... Léon !...

(Ceux-ci détournant la face, il s'adresse à Méhémet).

Monsieur, voyez mon embarras !
Monsieur, est-ce bien vrai tout ce qu'on vient de dire ?

MÉHÉMET.

Oui, c'est la vérité.

ACHILLE.

Mais non ! vous voulez rire ?

(A Hector d'un ton suppliant.)

Hector, je vous en prie, au nom de l'amitié
Qui depuis si longtemps...

HECTOR.

Vous me faites pitié.

Scène XV.

LES MÊMES, ABD.

(Ce dernier apportant papier, plume et encre.)

ACHILLE, en voyant Abd entrer.

Qu'est-ce ?

ABD.

Voilà, monsieur, du papier, une plume
Et de l'encre.

ACHILLE.

Pourquoi....

ABD.

Mon maître Ali présume
Qu'il peut vous convenir de faire un testament.
Et, pour vous obliger jusqu'à la fin...

ACHILLE.

Comment ?

ABD.

Il m'a dit d'apporter ces objets. J'exécute
L'ordre qu'il m'a donné. Jamais je ne discute
Un ordre de mon maître et toujours j'obéis.
Vous faut-il autre chose encore ?

ACHILLE, avec désespoir.

Ah ! mes amis !

HECTOR, à Achille, lui montrant Abd, qui attend la réponse.

Répondez donc, monsieur.

ACHILLE, hésitant.

Quoi ?... que faut-il ?... je n'ose...

ABD, à Achille.

Si vous avez encor besoin de quelque chose,
Je vous l'apporterai.

ACHILLE.

Non, non, je n'ai besoin
D'aucun de ces objets.... Emportez-les bien loin.

ABD, reprenant le tout.

C'est comme il vous plaira. (Il sort.)

Scène XVI.

LES MÊMES, MOINS ABD,

ACHILLE.

Mon testament ! Où suis-je ?

MÉHÉMET.

Vous êtes chez Ali.

ACHILLE, pressant sa tête entre les mains.

J'ai, je crois..., le vertige !

MÉHÉMET.

Non ; mais vous avez peur : votre mal, le voilà !

ACHILLE.

Mon testament ! c'est donc sérieux, tout cela !

MÉHÉMET.

Voilà ce que l'on gagne au métier que vous faites
De provoquer les gens.

ACHILLE, avec désespoir.

Je suis perdu !

MÉHÉMET.

Vous l'êtes.

Scène XVII.

LES MÊMES, IBRAHIM, ABD.

IBRAHIM, (entrant, à Abd qui est dehors.)

Enfin, il est monté ! Prenez attention !
Roulez-le doucement, avec précaution.

(Abd entre en faisant rouler un tonneau qu'il pousse jusqu'à la rampe)

ACHILLE, regardant le tonneau, auquel est attachée une mèche,

Qu'est-ce donc que cela ?

IBRAHIM.

C'est un tonneau de poudre.
A vous asseoir dessus il faudra vous résoudre.

ACHILLE.

Dessus ?

IBRAHIM.

Tout près d'Ali.

ACHILLE.

Mais pourquoi?

IBRAHIM.

Pour sauter ?

ACHILLE, vivement.

Mais alors, je mourrai ?

IBRAHIM.

Vous pouvez y compter.
Pour être sûr du fait, la charge est assez forte.

ACHILLE.

Mais moi, je ne veux point m'asseoir là.

IBRAHIM.

Peu m'importe !

ACHILLE.

Mais il m'importe à moi de ne....

IBRAHIM.

Bon gré, mal gré,
Vous vous mettrez dessus; je vous y forcerai.
Ali va vous donner l'exemple du courage.

ACHILLE.

Mais....

IBRAHIM.

Si vous résistez, je vous crache au visage !
Et partout j'irai dire : Achille, le bretteur,
N'est qu'un vil fanfaron, un lâche sans honneur.

ACHILLE.

Lâche ! non, mes duels....

IBRAHIM.

Ce sont autant de crimes !
Votre fer assassin choisissait ses victimes.

ACHILLE, *bégayant.*

Non... je n'ai pas... je suis... mais une telle mort....
Je ne m'attendais pas... je reconnais mon tort...
Je consens, s'il le faut...

IBRAHIM.

D'une tardive excuse
Ali ne voudra point.

ACHILLE.

Pourtant, si je m'accuse....

Scène dernière.

LES MÊMES, ALI.

ALI, *allant s'asseoir sur le tonneau.*

Me voici ! je suis prêt.

(*A Achille.*)

Monsieur, à mes côtés
Daignez vous asseoir.

ACHILLE.

Non.

IBRAHIM.

Non ? Si vous résistez,
Je vous crache au visage.

ALI, montrant son poing.

Et moi, je vous assomme.
(Aux témoins d'Achille.)
Me condamneriez-vous, si je tuais cet homme ?

HECTOR.

Non, dix mille fois non !

ACHILLE, avec désespoir.

Trahi ! je suis trahi !

ALI, à Achille, le menaçant du poing.

Viendrez-vous ?

ACHILLE, effrayé.

Oui, j'arrive.

ALI.

Asseyez-vous ici.

ACHILLE.

Où donc ?

ALI.

A cette place.
(Menaçant Achille, qui hésite.)
Allons, qu'on se dépêche !
(Achille s'assied.) (à Abd.)
Gare, si vous bougez ! — Qu'on enflamme la mèche !
(Abd allume la mèche).
Bien !... passez-moi du feu. (Abd passe du feu à Ali.)
Tantôt nous sauterons.
Quelle mort éclatante ! En attendant, fumons !

(Tous les acteurs, sauf Ali et Achille, vont se placer à l'extrémité du théâtre. Ils sortent par la porte du fond, qu'ils laissent ouverte, pour être témoins de l'explosion.)

Vous plairait-il, monsieur, d'allumer une pipe ?
J'ai d'excellent tabac, du tabac qui dissipe
Les noires visions qui troublent le cerveau,
Et qui, pour l'égayer, lui fait voir tout en beau. (Il lui présente une pipe.)

ACHILLE.

Merci.

Ali, présentant son étui à cigares.

Vous préférez peut-être le cigare ?

Achille.

Non.

Ali.

Vous êtes fumeur pourtant.

Achille.

Non.

Ali.

C'est bizarre ;
Au café du Croissant quand vous êtes venu,
Vous aviez un cigare en bouche, je l'ai vu.

Achille.

Je ne sais pas.

Ali, insistant.

Voyons, faites-moi donc la grâce
D'accepter.

Achille, avec désespoir.

Ah, mon Dieu ! que faut-il que je fasse
Pour sortir de ce pas ? (Il refuse le cigare).

Ali, remettant son étui en poche.

Monsieur, vous avez tort :
Fumer vous distrairait en attendant la mort.

Achille.

La mort !

Ali.

En ce moment je fais un charmant rêve....
Dans l'espace éthéré je sens que je m'élève....
J'entends chanter en chœur les célestes houris....
Je vois devant mes yeux s'ouvrir le paradis ...
— Et vous, monsieur, et vous ?

Achille, regardant la mèche.

La mèche se consume !
(A Ali, qui approche sa pipe de la mèche, vivement.)
Prenez garde, monsieur, vous fumez !

ALI.

Oui, je fume.
De ce tabac si fin n'aimez-vous pas l'odeur ?

ACHILLE.

Ce n'est point là....

ALI.

D'où vient alors votre pâleur ?

ACHILLE.

Vous allez....

(Ali approche encore sa pipe de la mèche.)

Prenez garde !

ALI.

A quoi donc prendre garde ?

ACHILLE, regardant sa pipe.

A la pipe !

ALI.

Je vois que votre œil la regarde.
Qu'a-t-elle donc ma pipe ?

ACHILLE.

Elle a.... qu'elle a du feu !

(Avec terreur.)

Du feu ! monsieur, du feu !

ALI.

Je le sais bien, parbleu !
Sans feu, je ne pourrais fumer.

ACHILLE, à Ali qui approche de nouveau sa pipe de la mèche.

Encor ! je tremble !
Vous risquez d'enflammer la mèche !

ALI.

Eh bien ! ensemble
Nous sauterons en l'air ! ou plus tard, ou plus tôt,
Qu'importe ? puisqu'il faut que nous sautions.

ACHILLE, à part.

Il faut !
Faut-il vraiment mourir ? La mort ! oh ! c'est horrible !

(Regardant Ali qui fume tranquillement sa pipe)

Ali, lui, n'a pas peur ; il est calme, impassible....
Mais moi !... si je pouvais !... tâchons de l'attendrir....
Monsieur, c'est donc bien vrai que vous voulez mourir ?

ALI.

Puisque c'est mon devoir, parbleu, je m'y résigne.

ACHILLE.

Votre devoir ?

ALI.

Je veux prouver que je suis digne
De porter cette croix que vous voyez.

ACHILLE.

Je vois.
Oui, monsieur, vous avez mérité cette croix ;
Devant le monde entier j'en rendrai témoignage.
Mais en quoi...

ALI.

L'on a pu suspecter mon courage !...
On me rendra du moins justice après ma mort.

ACHILLE.

Qui donc a jamais pu suspecter....

ALI.

Vous d'abord.

ACHILLE.

Moi ?..

ALI.

Vous! puis vos témoins et tout le monde ensuite

ACHILLE.

Vous vous trompez, chacun vante votre mérite :
Vous avez du courage, oh oui ! bien plus que moi.

ALI, avec ironie.

Encore plus que vous ?

ACHILLE.

Oui, monsieur, je le croi.
Je le dirai tout haut, et, si quelqu'un en doute,
Mon épée à la main....

ALI.

Vous faites fausse route.
Votre épée ? Eh ! quand donc pourrez-vous la fourbir ?
Oubliez-vous déjà que vous allez mourir ?
(Lui montrant la mèche)
Voyez la mèche brûle, et voici venir l'heure...

ACHILLE.

Ainsi, vous l'exigez, vous voulez que je meure ?

ALI.

C'est vous-même, monsieur, vous, qui l'avez voulu.

ACHILLE.

Moi-même, dites-vous ? oh non ! si j'avais su....

ALI.

Vous m'avez provoqué.

ACHILLE.

J'eus tort, je le confesse...

(Montrant la mèche)

Voyez ! la flamme avance ! elle avance sans cesse !

ALI.

Eh bien ! dans un instant ce sera fait de nous.

ACHILLE, suppliant.

Monsieur, pardonnez-moi ! S'il faut à deux genoux
Vous demander pardon, là, devant tout le monde,
Je le ferai, monsieur.

ALI, avec mépris.

Que l'enfer te confonde !

ACHILLE.

Oui, vous avez raison.... Encor quelques instants...
Voyez ! voyez la mèche !

(Ali hausse l'épaule en signe de mépris. Achille prend ce geste pour une marque d'assentiment, il se précipite sur la mèche et la souffle en s'écriant :)

O Ciel ! il était temps !

Ibrahim, Méhémet, Hector, Léon & Abd, la mèche éteinte, accourent du fond du théâtre. Ibrahim s'avance vers Achille & l'apostrophe en ces termes :

IBRAHIM.

Lâche ! Qu'avez-vous fait ?

HECTOR, à Achille.

C'est honteux !

LÉON, au même.

C'est infâme !

ACHILLE, montrant Ali.

Monsieur m'a pardonné.

ALI.

Moi ! De toute mon âme

Je vous méprise.

IBRAHIM, d'un ton railleur, en défonçant le tonneau d'un coup de pied.

Mais, il n'était pas besoin

De vous montrer si prompt... regardez, c'est du foin !

ACHILLE, regardant le foin qui s'échappe du tonneau défoncé.

Du foin !

(A Ali.)

C'est pour cela que vous étiez tranquille ?

IBRAHIM, ricanant.

D'employer autre chose il était inutile.

ALI, à Achille

Ce foin, au lieu de poudre, à mon insu fut mis....

(Achille exprime par un geste son incrédulité)

Puisque vous en doutez, tant pis pour vous, tant pis !

A mourir avec vous je veux bien me résoudre.

(A Abd)

Qu'on apporte à l'instant le baril plein de poudre !

(A Achille)

Vous verrez si j'aurai peur d'y mettre le feu.

(A Abd qui hésite)

Allez ! obéissez !

(Allant serrer la main de ses amis)

Mes chers amis, adieu !

ACHILLE, arrêtant Abd qui s'apprête à exécuter l'ordre de son maître.

Arrêtez ! arrêtez ! ce n'est pas nécessaire !

ALI, à Achille, le menaçant du poing.

Vous reculez encore ! oh ! le vil adversaire !

Sortez donc ! ou sinon....

ACHILLE, reculant.

Oui, oui, je sors...

(A ses témoins)

Sortons !

IBRAHIM, montrant Achille.

Voilà bien les bretteurs ! Lâches et fanfarons !

(FIN).

